

FEUILLETON

ÉCRIRE PAR LA BIBLE

LUCIEN GUISSARD

SAMUEL
de Jean Grosjean

Gallimard, 110 p., 75 F

JESSICA
de Claude-Henri Rocquet

Grainé, 190 p., 120 F

Samuel traverse les haies, pour la bonne raison que les chemins manquent d'originalité ; rien d'étonnant à ce qu'il rencontre des orties, des épines, des ronces, mais il pourrait aussi bien cueillir l'ellébore ou le pissenlit, toutes ces choses que bizarrement les livres solennels oublient de saluer. Il « était sorti errer », pour se changer un peu des visions nocturnes qui lui font entendre une voix mystérieuse, et il ne sait pas que Saül est à la recherche du voyant, malgré les haies. Le voyant qui se promène sort de son habit une fiole ; l'huile en sort, coule sur la tête de Saül et on assiste, parmi les graminées, au sacre d'un roi.

Samuel vient prendre la suite d'Elie, de Jonas, de la reine de Saba, de Samson, du Messie en personne, dans les récits que Jean Grosjean écrit en marge de la Bible. En marge ? Façon de parler

seulement, s'agissant de textes qu'il faut bien classer dans le genre « récits » et qui ont la singularité de donner le change en ouvrant toutes grandes les vanes de la fiction et d'utiliser avec une science malicieuse le substrat classique de ce que raconte la Bible. A lire Grosjean, qui s'est confectionné un genre pour lui tout seul, sans craindre de se répéter et de s'imiter lui-même, on s'exerce à détecter ce donné textuel qui s'insinue entre l'adaptation poétique et les allusions provo-

Jean Grosjean et Claude-Henri Rocquet, scribes poétiques du Livre des livres

cantes à nos actualités, à l'histoire de Napoléon ou d'une sous-préfecture à peine connue.

L'huile sur le front, c'est un sacre ; mais il en faut davantage pour légitimer Saül devant Israël qui, jusqu' alors, n'a pas eu de rois : comme les autres nations ; on recourt au tirage au sort, on fait appel à l'élection, les techniques éprouvées de longue date. « Il était par le sacre le visage de

Dieu ; par le sort, la figure du destin ; par le vote l'emblème du peuple. » Sacre clandestin, sort aveugle, vote contestable... Si l'histoire ne se reproduit jamais à l'identique, elle se ressemble spectaculairement.

Jean Grosjean fuit les affabulations présentées autrefois comme des « romans bibliques », il per sévère dans son projet de dire des choses utiles à tout le monde, surtout quand il est question de l'exercice du pouvoir. Les rivalités et autres « affaires » que relatent les récits bibliques, dont les héros peuvent jouer du luth comme David et s'adonner, comme lui, à des pratiques peu édifiantes, sont de nature, qui en douterait, à inspirer un solide scepticisme sur les hommes de pouvoir. Jean Grosjean le distille comme pour ne pas enfoncer les portes ouvertes mais avec une conviction qui trahit une forte sagesse.

Il n'y a pas de héros dans ces variations sur la vérité humaine ; il y a des personnages propulsés au sommet et qui en retombent tout le temps, pendant que poussent les scabieuses, que tombent les pluies et que demeure impassible la nature où veille « le Dieu ». Rien que de quotidien dans l'histoire. Jean Grosjean possède l'art de resserrer les dimensions et n'est que plus heureux de vagabonder de l'autre côté des haies.

Comme Jean Grosjean, Claude-Henri Rocquet, quand il n'analyse pas l'univers de Bruegel, aime revisiter la Bible, Noé, Rahab, Hérodé, Jonas (en-

core lui ! ; le parallèle s'arrête là. Nous retrouvons la tradition du poème dramatique avec ce que ce choix littéraire comporte d'ampleur dans le phrasé, de tension lyrique et de métaphores qui sont avouées. Encore convient-il de préciser que C.-H. Rocquet, dans *Jessica*, combine heureusement ce langage menacé de conventions avec un autre plus direct, plus proche de la vie et plus approprié puisque le texte, s'il s'offre à une lecture courante, est destiné au théâtre. Les dialogues ne toléreraient pas, et ne tolèrent pas, même chez un Claudel, à qui on pense parfois, le ton majestueux à longueur de scènes.

Jessica n'est pas dans la Bible ; par la volonté de l'auteur elle est la fille inventée de quelqu'un qui s'y trouve bel et bien : Naboth, ce pauvre propriétaire qui tient tant à sa vigne qu'il le paiera de sa vie. Il y a un roi, Achab, pas satisfait de ses priorités royales et il y a une reine, Jezabel, qui trouve le moyen légal de faire mourir l'humble citoyen. On ne s'éloigne pas du thème obsédant : le pouvoir et l'arbitraire du pouvoir. Nous sommes scandalisés à jamais par l'arbitraire et nous ne comprendrions pourtant pas l'acharnement religieux de Naboth à sauver son lopin de terre si nous ignorions que, pour ce juste, la vigne est l'héritage de ses pères, la parabole du peuple élu, le signe de l'Alliance, que rien ne l'autorise à renier. Claude-Henri Rocquet, d'une belle voix profonde, chante la vertu de qui dévient des valeurs suprêmes et en témoigne jusqu'à la mort.